

EDITORIAL WRITING



GILLES BOYER, 46, of Quebec Le Soleil is the 1973 NNA winner for editorial writing. He worked for Granby La Voix de l'Est and Trois-Rivières Le Nouvelliste before joining Le Soleil in 1956. He won NNA citations for editorial writing in 1964, 1965 and 1966.

Les critiques sévères et quasi unanimes exprimées à l'endroit des CEGEP devant le Conseil de l'Université Laval, par des professeurs universitaires de longue expérience, devraient porter à réfléchir. On va jusqu'à affirmer que l'enseignement dans les CEGEP est un "fiasco". Les scientifiques se plaignent que les programmes y sont essentiellement philosophicolittéraires. Par ailleurs, on déplore une formation philosophique, historique et un enseignement du français déficients.

Du point de vue universitaire, l'opinion du doyen de la faculté des sciences sociales, M. Yves Dubé, paraît résumer celle de ses collègues: "Les CEGEP sont des institutions, malades, qui affectent la vie de l'université." Les raisons de semblable situation ne tiennent pas seulement au CEGEP lui-même, mais remontent aux niveaux inférieurs de l'enseignement et filtrent de la société tout entière.

Au stade du CEGEP, la grande faille paraît provenir du défaut de programmes et d'enseignement véritablement structurés. Ces grandes institutions nouvelles, où devaient fleurir la liberté et la spontanéité, se sont lancées dans l'aventure de l'enseignement — mi-secondaire, mi-universitaire — avec la naïveté du néophyte. Sans tradition, on tombait d'autant plus facilement dans les pièges des derniers gadgets pédagogiques à la mode, du genre "tout enseignant est enseigné et tout enseigné est enseignant."

En raison même de leurs faiblesses structurelles, les CEGEP cristallisent en quelque sorte les carences qui ont cours à d'autres niveaux de l'enseignement et en d'autres milieux que le nôtre et qui témoignent d'un malaise de civilisation: la facilité généralisée, la subjectivité intellectuelle poussée, le refus de l'éducation aux frustrations, qui cantonnent les adolescents dans une sorte d'immaturité perpétuelle. Le CEGEP n'a rien inventé de tout cela, mais il en est peut-être à l'heure actuelle le reflet le plus significatif.

Puisque l'enseignement doit être sans douleur et que tout apprentissage est long et pénible, il faut substituer le faire à l'apprendre. Dès lors, l'enseignement deviendra une sorte de jeu idyllique. Dans les langues, on négligera la grammaire et la syntaxe (exercices abstraits et frustrants), au nom des jeux de l'expression écrite et surtout verbale. Résultats, à

l'université, on se plaint presque unanimement de la faible qualité de la langue maternelle et seconde. En philosophie, foin de cette logique, de cette métaphysique et de cette morale d'un autre âge (le moyen, très certainement), le professeur enseigne que la vérité est au fond de chacun et qu'il lui appartient de l'exprimer, sans autre barrière. On tombe ainsi dans une subjectivité délirante, dans d'éternels "blabla" que tourment en rond, faute de rigueur et d'un minimum de discipline intellectuelle interne.

Un autre phénomène frappant au niveau de CEGEP est que, parallèlement à cette formation intellectuelle imprécise, on se lance dans la spécialisation hâtive. On demandera à des élèves, qui ne connaissent ni A ni B de l'économie politique, ni les lois élémentaires de l'offre et de la demande, ni les aspects les plus simples de la production, de la circulation et de la répartition des biens, de faire une critique comparée de Samuelson et de Milton Friedman, ce qui relève de la spécialisation universitaire.

Dans à peu près tous les domaines de la connaissance, à des élèves qui ne savent même pas leurs "gammes", on demande de composer des "sonates". Est-il dès lors étonnant que, faute de préparation théorique, on tombe dans tous les pièges des généralisations hâtives, on gobe les slogans les plus spectaculaires. A un âge où l'on a besoin de certitudes absolues, cela apparaît comme autant de fuites en avant. D'autant plus que les professeurs, dans plusieurs cas, participent eux-mêmes à cet état d'esprit et qu'un certain nombre s'adonnent sans vergogne à l'endoctrinement politique.

Le débraillé physique qu'on peut observer dans nos écoles, n'est que le signe extérieur d'un débraillé plus profond, psychologique et intellectuel. Psychologiquement, à tous les niveaux de l'enseignement, en maintenant l'élève au niveau du faire au détriment de celui de l'apprendre, ou le limité au niveau infantile et il ne peut que difficilement accéder à celui de l'adulte. La connaissance se transmet par l'apprentissage de l'un à l'autre. Sans compter que cette "société sans père" pour reprendre l'expression de Mitscherlich est également reproduite dans l'école "permissive" d'aujourd'hui.

Intellectuellement, ces facilités psychologiques débouchent sur la subjectivité parfois effrénée. Pourtant, l'une des leçons les plus profitables du travail, intellectuel ou manuel, n'est-elle pas un certain oubli de soi, une objectivité devant la vérité, qui est la plus souvent complexe, difficile à atteindre. C'est dans ce sens que Hegel affirmait que le travail relève de "l'esprit de sacrifice". Affirmation qui, il est vrai, aurait de quoi faire tomber dans l'hilarité générale tous les CEGEP de la province.

Mais, si à l'université on se plaint des CEGEP, c'est que ceux-ci sont au stade immédiatement inférieur qui leur envoie les élèves. Les CEGEP pourraient également se plaindre de la formation du secondaire, du fouillis des polyvalentes, par exemple, et celles-ci à leur tour de la formation acquise à l'école primaire, particulièrement dans l'enseignement de la langue maternelle.

De plus, tant au ministère de l'Éducation qu'au niveau de la direction générale du CEGEP, il devrait y avoir une autorité responsable et efficace en mesure de contrôler la qualité de l'enseignement, si on veut que celui-ci débouche sur un minimum de rigueur intellectuelle.